

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (1999)
Heft: 4

Artikel: Richard Farnsworth, entre Hollywood et les champs de maïs de l'Iowa
Autor: Farnsworth, Richard / Waldner, Judith / Georges, Christian
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Richard Farnsworth, entre Hollywood et les champs de maïs de l'Iowa

Inoubliable dans « Une histoire vraie », Richard Farnsworth a été cascadeur chez Cecil B. de Mille et Howard Hawks. Il a croisé le fer avec Kirk Douglas dans « Spartacus ». A 80 ans, il s'apprête aussi à se remarier. Rencontre.

Propos recueillis par Judith Waldner et Christian Georges

Comment s'est engagée votre collaboration avec David Lynch ?

Un jour, mon agent m'a annoncé que David Lynch souhaitait m'avoir dans son nouveau film pour le rôle principal. Quand je l'ai rencontré, j'ai d'abord dit que je devrais y renoncer car j'allais être opéré d'une hanche. Lynch a répliqué en riant qu'il n'y voyait aucun inconvénient puisque le personnage se promène avec deux cannes !

Avant de parler des films de David Lynch, évoquons d'abord votre passé plutôt mouvementé. Que signifiait pour vous le cinéma avant de passer de l'autre côté de l'écran ?

J'étais un fan de cinéma. Mais évidemment, même dans mes rêves les plus fous, je ne m'imaginai pas de jouer un jour dans un film. Le dimanche, j'allais très souvent au cinéma où l'on pouvait voir des petites productions, par exemple des westerns. Pour 20 cents, on avait un joli programme : 10 cents pour l'entrée, 5 pour un sachet de pop-corn et 5 pour un coca.

En 1937, vous avez été cascadeur dans le film de Archie Mayos « Les aventures de Marco Polo » (« The Adventure of Marco Polo »), avec Gary Cooper dans le rôle principal...

Exactement. J'avais 17 ans quand je suis tombé par hasard sur une annonce parue dans un petit journal californien. Elle disait : « Si vous savez monter à cheval, présentez-vous pour le rôle d'un Mongol. Nous vous proposons un travail de deux à trois semaines. » Ils offraient 7,50 dollars par jour. J'ai immédiatement pensé que cela ferait un joli paquet. Je me suis présenté et j'ai décroché le job. Voilà comment ma carrière a débuté.

Et après ?

Une année plus tard, j'ai rejoué le cascadeur dans « Un jour aux courses » (« A Day at the Races ») des Marx Brothers. Avec mes collègues, nous gagnions entre 25 et 50 dollars par jour, cela représentait beaucoup. Nous étions heureux ; nous pouvions nous acheter des voitures. A l'époque, une Chevy neuve coûtait 750 dollars.

Vous avez donc commencé votre carrière comme cascadeur. Vous étiez dans « La chevauchée fantastique » ?

J'aurais aimé ! Non, j'ai effectué pas mal de cascades pour des films de John Ford et j'ai notamment joué dans « La rivière rouge » (« Red River »), de Hawks. J'ai aussi participé à la fameuse scène de la partition de la mer Rouge dans les « Dix commandements ».

Vous avez également participé à « Spartacus » de Stanley Kubrick...

Oui bien sûr ! Kirk Douglas était à la fois le producteur et l'acteur principal de « Spartacus ». Plusieurs gars balèzes s'étaient présentés pour le rôle de gladiateur. A côté d'eux, Kirk Douglas faisait piètre figure. C'est pour cette raison, je pense, qu'il cherchait des hommes moins imposants. Je me suis présenté, j'ai dû enlever ma chemise et Kirk Douglas m'a demandé de le frapper. Evidemment j'ai exécuté son ordre... En un instant, il était battu à plates coutures. Je pensais que ma carrière de cascadeur s'arrêterait là... Mais non – miracle ! – j'ai été engagé. Vous auriez dû voir mes jambes nues toutes maigres ! Au début, la réalisation du film a été confiée à Anthony Mann, mais il y a eu des problèmes. Nous étions sur le terrain où le tournage devait

avoir lieu lorsqu'un type bizarre aux allures de mendiant s'est approché de nous. Nous nous sommes demandé qui cela pouvait bien être et ce qu'il nous voulait. Jamais nous n'aurions imaginé qu'il s'agissait de Stanley Kubrick. Il prenait la relève d'Anthony Mann.

Aviez-vous peur pendant les scènes de cascade ?

Oui bien sûr, toujours, que ce soit dans les scènes avec les chevaux ou les voitures. Le contraire ne serait pas normal. Il y avait d'ailleurs souvent de petits incidents. Pendant le tournage de « La chevauchée fantastique » (« Stagecoach ») de John Ford, par exemple, je suis tombé du cheval. J'étais constamment couvert de bleus.

Un beau jour, vous avez eu votre premier rôle parlé...

J'étais dans le métier depuis 40 ans déjà, mais je n'avais jamais essayé d'obtenir un rôle parlé. J'étais trop timide et je pensais que je n'avais pas une bonne voix. Il m'était peut-être arrivé une fois de dire « hanging is to good for him » (« la corde est trop douce pour lui ») ou une autre fadaïse du genre, c'est tout. Puis Alan J. Pakula m'a proposé le rôle principal dans « Le souffle de la tempête » (« Comes a Horseman »), entre autres parce que je savais me servir d'un lasso. C'était en 1977. Quand il s'est approché de moi une page de texte à la main, je lui ai répondu que je n'étais pas acteur. Mais ma femme et lui m'ont poussé à accepter le rôle. Le tournage commencé, je recevais chaque jour plus de pages de script. Mes dialogues se révélèrent être plus longs que je ne pensais.

Heureusement, que l'on ne m'avait pas averti! Pour ce rôle, j'ai obtenu une nomination aux Oscars.

En quoi avez-vous vu changer les metteurs en scène de Hollywood ?

Ils sont bien plus jeunes qu'auparavant. A l'époque, la plupart des metteurs en scène et des producteurs avaient entre 45 et 50 ans. Aujourd'hui, ils ont entre 25 et 30 ans. Ceux de la vieille école dirigeaient tout d'une main de fer – les Henry Hathaway, les Howard Hawks. Ils montraient clairement que les choses devaient aller dans le sens qu'ils voulaient. Malgré les injonctions de la production, Hawks a attendu plusieurs jours pour tourner un plan lors de la réalisation de «La rivière rouge». Nous avons tourné une scène sur un fond de ciel bleu avec nuages, mais le lendemain, le ciel était insolemment limpide. Pendant trois jours, nous avons donc attendu, les bras ballants. C'était en 1948. Ce ne serait plus possible aujourd'hui.

Howard Hawks, John Ford, Henry Hathaway, Cecil B. DeMille: vous avez tourné avec des réalisateurs légendaires. Comment s'est passée la collaboration avec David Lynch ?

C'est un véritable gentleman, pas de comparaison avec Ford, DeMille ou Hathaway. Par là, je ne veux pas dire que les trois n'étaient pas des bons metteurs en scène, mais ils n'arrêtaient pas de crier sur le plateau. Lynch ressemble beaucoup à Howard Hawks: jamais il n'élève la voix.

Vous connaissiez les autres films de David Lynch ?

Je n'avais vu que «Elephant Man». J'ignorais jusqu'à l'existence des autres. Vous savez, dans mon ranch, je ne regarde que la chaîne des voyages et les vieux westerns. Je m'entrevois parfois derrière une star de l'époque. Le temps d'appeler ma fiancée devant le petit écran, j'ai déjà disparu du plan! Oui, ma fiancée... J'ai 80 ans, mais je vais me remarier. Mon médecin m'a dit: «Ça pourrait être fatal...» J'ai répondu: «Si elle meurt, elle meurt!» (Rires)

Que pensez-vous d'Alvin Straight, le personnage réel que vous interprétez dans le film de David Lynch ?

Tout le monde veut le vrai Alvin, moi aussi. C'était un homme généreux et sincère. J'admire énormément l'opiniâtreté avec laquelle il a poursuivi et réalisé son but de revoir son frère, malgré l'adversité.

Aviez-vous une grande marge de liberté pour l'interprétation du rôle ?

Oui. Après avoir lu le scénario, j'en savais beaucoup sur le personnage. Et quand David Lynch lâchait un «coupé!», on en restait là. De nombreuses scènes ont été tournées une seule fois et aucune plus de trois fois. Cela m'a beaucoup plu. A mon avis, répéter la scène plusieurs fois est dans la majorité des cas contre-productif.

Le fait que le personnage était un tireur d'élite pendant la guerre a-t-il joué un rôle

dans votre façon d'interpréter le rôle? Pouvez-vous vous identifier à Alvin Straight ?

Je me suis identifié au personnage. C'était très facile d'entrer dans ses bottes. Je l'ai rencontré et vécu de fortes émotions. Il a refait surgir en moi de vieux souvenirs. En particulier en ce qui concerne la guerre, justement. Tous deux, nous ne tenions pas à évoquer cette époque. Je n'aime pas parler de la guerre (silence)... même si elle est importante et que les gens devraient savoir ce qui s'est passé. Nous nous sommes compris, bien que nous ayons passé sous silence cette période.

Qu'est-ce qui va toucher les gens qui iront voir ce film ?

C'est un film tourné vers les valeurs familiales. Ils vont découvrir que les vieux peuvent encore accomplir certaines choses, s'ils y mettent du cœur. Mais on ne leur donne pas toujours l'occasion de le montrer. Au cinéma, d'ailleurs, les rôles pour les vieillards sont en général très brefs. Je me dis aussi que les gens ont parfois une image limitée de l'Amérique, avec la statue de la Liberté et le Golden Gate de San Francisco... «Une histoire vraie» montre enfin le pays profond, ces centaines de miles où il n'y a que des champs de maïs. Il y a des fermiers adorables, qui nous ont beaucoup aidés en nous parlant du vrai Alvin Straight. La plupart de ces gens n'aiment pas Hollywood. Ils savent qu'on y gagne plus d'argent qu'ils n'en auront jamais. Mais personne ne l'a fait sentir. ■

CHAOS. **CONFUSION.** **SAVON.**

BRAD PITT EDWARD NORTON

PAR LE REALISATEUR DE "SEVEN"

www.fightclub.ch

REGENCY TaurusFilm 20th CENTURY FOX